



Photographie Laurent Guiraud

Faut-il qu'il m'en souviennne*

Le temps de l'eau : est-il question du sens donné en allemand par *die Zeit*, le déploiement chronologique, ou est-ce celui que *das Wetter* propose, en rapport avec les conditions atmosphériques ? La question nous invite spontanément à constater qu'en anglais comme en allemand deux mots sont utilisés, tandis qu'en italien ou en français un seul terme est employé.

SERGE ARNAULD

Das *Wetter* : la météorologie annonce la pluie et prédit sa durée sous réserve. Nous acceptons sans maudire ses imprécisions car nous aimons cultiver l'incertitude en différents domaines.

Die Zeit : les mythes aquatiques de l'humanité nous racontent la construction du monde dans le temps et hors du temps. La poésie ou la philosophie antique recourt à des images dans lesquelles l'eau est liée à une conception de la fluidité en rapport avec une perception sensible ou spéculative du *tempus fugit*.

Das Wetter

Je me trouvais naguère à Dacca, la capitale du Bangladesh, enfermé dans la minuscule chambre d'un modeste hôtel, une large fenêtre grillagée donnant sur la rue. Ma compagne aimant faire route avec moi partageait cette piaule, tandis que la mousson, en cette saison, devenait violente au point que cet enfermement me paraissait définitif.

Prisonnier à jamais du mauvais temps, je maugréais en versant intérieurement quelques larmes comme aurait pu le faire un crocodile en peluche par le talent ventriloque d'un petit gâté d'Albion espérant recevoir à Noël un lion des Indes, un vrai, et non pas un animal

de compagnie nageant dans ses cauchemars vaseux.

L'eau du ciel riait d'un si piètre rival, alors que ma compagne subissait mes imprécations passagères en faisant cuire l'eau du thé dont la vapeur donnait à réfléchir sur le temps de l'ébullition. Cette réflexion portait moins sur le degré de la température nécessaire à atteindre ou sur l'oxygène contenue dans l'eau que sur l'identification entre le tourisme et le colonialisme.

Le visiteur devait être réconforté par le *five o'clock tea*, boisson culte du « Joyau de la Couronne » ; le voyageur avait la nostalgie de la mère patrie comme jadis eût pu l'éprouver l'officier du Raj britannique.

L'incessante pluie conjuguée au rite victorien quasi universel du Darjeeling blend assombrissait puis adoucissait mon horizon intérieur. À l'abri derrière le grillage de la fenêtre, j'observais la masse humaine trempée, à demi nue. Je ne mesurais nullement l'écart qu'il y avait à opposer ma misère momentanée à celle des autochtones dont les champs de riz étaient ravagés par les rivières débordantes, ainsi que par les dangers courus quand le golfe du Bengale donne de la voix : à l'heure des typhons... quand le sol s'effondre à vue d'œil.

J'avais admiré de près les beautés des sanctuaires où se rassemblent les shivaïtes s'adonnant à leurs rituels usuels dans de larges bassins. Mais lorsque Kali¹ en personne soufflait sur

terre en dansant sur le corps de Shiva, semant la mort et la désolation (avant que la régénération ne s'opère grâce à eux), je n'avais qu'une obsession : *scappare, scappare, scappare*, retourner... *au beau pays que mon cœur aime*.

Lorsque je me remémore maintenant cette situation si inconfortable pour un individu gâté par son sort, je songe au précédent numéro du *Journal des Bains* consacré à la musique de l'eau. Et voici que deux chansons s'incrument dans mon ouïe. De Gilbert Bécaud je me chante à moi-même l'air : *Le jour où la pluie viendra, nous serons, toi et moi, les plus riches du monde, les plus riches du monde...* De Georges Brassens, j'entends et comprends ce chant de l'échange : *un petit coin de parapluie contre un coin de paradis...* Qu'il était grand d'héroïsme domestique, ce petit coin ! Quant à nos richesses...

Musique et temps, musique et eau, ce sont les accents des poètes et les accords des philosophes qui nous retiennent à présent.

Die Zeit

La terre entière flotte sur l'eau comme un bateau jouet d'enfant, prétend le penseur présocratique² qui faisait de l'élément liquide le principe primordial de la vie, tandis que l'inventeur du mot surréalisme³ considère le temps en observant le chemin de l'eau comme un écoulement permanent assurant dans la disparition une pérennité des amours : *Vienne la nuit sonne l'heure Les jours s'en vont je demeure**.

Si, flottant sur l'eau comme une île, la terre est surplombée par les nuages, n'est-elle pas comparable à l'embryon, puis au fœtus, qui vivent et croissent dans cet élément ? Lorsqu'il sera disposé à quitter le liquide amniotique et qu'il sera enjoint par des hormones maternelles à le faire, l'enfant prêt à naître verra sa maison exploser, la poche des eaux se rompre... alors le temps sera venu pour la mère de connaître ce qui se nomme étonnement encore « le travail », assorti à la douleur, s'apaisant en principe dans un bonheur promis.

Une telle représentation des événements, cataclysme naturel de la vie, ne nous invite-t-elle pas à dissenter sur la climatologie, à visualiser une nouvelle émergence, à déceler le mouvement même de l'origine dans un cri de nouveau-né ?

Qu'est-ce qui suit parfois après l'orage ? L'arc-en-ciel ! *La joie venait toujours après la peine**. C'est le spectre de lumière révélé lorsque le soleil brille pendant la pluie. Peut-être avons-nous le désir d'être aspiré par cet ensemble de couleurs, d'y naître et de s'y perdre, absorbés par l'incertitude, tel un consentement joyeux à la finitude ?

* Guillaume Apollinaire, *Alcools*, poèmes (1898-1913).

¹ Jeshoreshwari Kali Temple à Ishwaripur.

² Thalès.

³ Apollinaire.